



Vol. III.—No. 19.

MONTREAL, JEUDI, 9 MAI, 1872.

{ ABONNEMENT, \$3 00.  
{ PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LE JOURNAL QUOTIDIEN ILLUSTRÉ.

Nos lecteurs nous pardonneront de revenir sur ce sujet, que nous n'avons qu'entamé dans notre dernière édition. La chose en vaut la peine, à plus d'un titre. Dans un temps où l'on parle beaucoup d'industrie nationale, il n'est que juste de mettre devant le public le résultat des efforts persévérants et énergiques d'un Canadien-Français entreprenant.

De ce que M. Desbarats est notre collègue et associé dans l'*Opinion Publique*, il ne s'en suit nullement que nous soyons tenus de laisser ignorer à nos lecteurs les immenses progrès réalisés dans l'invention à laquelle on doit la fondation de notre feuille. L'associé, le frère, n'est pas obligé de cacher, comme un crime, les actions d'éclat ou de vertu de l'associé, du frère.

Il serait très mal qu'il s'en fit gloire ou mérite : on lui objecterait le Geai paré des plumes du Paon. Il serait encore pis de garder le silence, quand les étrangers ou les adversaires parlent : cela ressemblerait à la jalousie ou à la trahison,—ce qui est beaucoup plus laid.

M. Desbarats, après la destruction, par le feu, de son vaste établissement à Ottawa, pouvait faire comme presque tout le monde fait, comme grand nombre de gens le lui conseillaient : placer sa fortune dans le prêt ou la spéculation sûre. Il eût vécu sans travailler. Il préféra s'associer à l'un de ses employés, M. Leggo, qui avait inventé la leggotypie ; il lui prêta main-forte, son travail et des capitaux. Il dépensa deux cent cinquante mille piastres pour obtenir des patentes en Canada, aux Etats-Unis, en Angleterre et en France, et fonder le *Canadian Illustrated News* et l'*Opinion Publique*. Cela l'obligea de travailler comme un mercenaire ; mais il continua de fournir le pain aux ouvriers de son noble père et à quarante autres familles qui vivent maintenant de son travail et de son génie d'entreprise. Il eût vécu seul ; il en fait vivre cent autres et il s'enrichira encore.

La nouvelle découverte a fait ses preuves ; les gens d'affaires et les capitalistes l'ont compris et en sont certains ; M. Desbarats va recueillir le prix de son dévouement et de ses sacrifices. Il est à établir une puissante compagnie pour exploiter en grand la leggotypie à New-York, où il va fonder un journal quotidien illustré. Les autorités en finance et en art ont souscrit généralement et consentent à mettre l'entreprise sous la protection de leur nom puissant. Qu'on lise, à la onzième page de notre feuille, le prospectus de *The Union Art Publishing Company*, et les noms des directeurs provisoires et les certificats assurant le succès de l'œuvre.

M. Penny, propriétaire et rédacteur-en-chef du *Herald*, est l'un des actionnaires et directeurs provisoires. Il s'entend en finance et en affaires ; son nom et sa fortune sont une garantie. On ne l'a jamais vu mêlé ou prêtant son nom à des entreprises douteuses, encore moins à des spéculations véreuses. Ce qu'il dit de M. Desbarats et de son projet peut donc être accepté comme le résultat d'un examen sûr et impartial, comme l'appréciation d'un homme honnête, loyal, sûr, compétent et convaincu par l'observation et l'expérience. Nous tenons d'autant plus à le citer qu'il va plus loin que nous. L'espace nous manque pour reproduire en entier son article du 27 avril. Nous nous contenterons de quelques extraits.

« Il serait bien mal aisé, dit le journal de M. Penny, de trouver l'exemple d'une transformation aussi rapide

« que celle subie par le procédé de la leggotypie, destiné à la reproduction des gravures et autres choses de ce genre. Ce procédé, fort difficile et tout-à-fait nouveau, est passé de l'étage des rudiments grossiers à une perfection complète. Nous avons devant nous des échantillons tirés des premiers essais (en automne 1869) et des dernières épreuves (de janvier à avril 1872), et le contraste est tout simplement merveilleux. On ne saurait parler en termes trop favorables soit de l'ingénuité de l'inventeur ou de la sagacité de celui qui lui a aidé à développer ses idées qui, c'est le moins qu'on en puisse dire, promettaient tout d'abord fort peu. Nous n'avons, d'après ce que nous voyons maintenant, aucune hésitation à proclamer que le procédé est déjà un véritable succès, et à prédire à l'inventeur, M. Leggo, une renommée déjà acquise et qui durera. On ne peut, d'un autre côté, trop louer M. Desbarats d'avoir, par sa libéralité, mis en pratique l'idée de M. Leggo. Pour citer une nouvelle phrase, devenue proverbiale, de Sir Roundell Palmer, M. Desbarats a mis à la portée du « pauvre *something of light and sweetness*. Nous sommes heureux de voir qu'il a maintenant devant lui une perspective de récompense large pour ses dépenses « considérables. »

Après quelques détails sur le mérite et les avantages de la leggotypie,—que nos lecteurs peuvent lire à l'annonce de la onzième page,—le *Herald* ajoute :—« Pour plus amples détails sur ce que la compagnie se propose de faire, nous référons nos lecteurs à l'annonce et au prospectus qu'ils peuvent se procurer en s'adressant à MM. McDougal et Davidson. Nous nous permettrons cependant de dire que nous avons la plus grande confiance dans la solidité et le succès de l'entreprise. La compagnie a agi sagement en choisissant New-York comme théâtre de ses opérations ; en effet, il y a, dans la métropole commerciale de la République, une demande en quelque sorte illimitée du travail du genre « que la nouvelle compagnie peut fournir.

« Il est tout-à-fait agréable de voir que les hommes les mieux posés se sont associés d'intérêt à l'entreprise et ont consenti d'en pousser l'exécution en y consacrant leur aide personnel et pécuniaire. »

En jetant les yeux sur la liste des Directeurs Provisoires, au nombre de quinze, nous ne découvrons que deux noms canadiens-français. MM. Cotté et Barbeau, deux jeunes caissiers de Banque qui, quoique probablement moins riches que plusieurs de leurs compatriotes, n'ont cependant pas hésité un seul instant à prêter à l'entreprise de M. Desbarats le concours de leur zèle intelligent et de leur dévouement patriotique.

La nouvelle entreprise de M. Desbarats réussira ; cela ne fait doute pour personne. Comme nous l'avons dit plus haut, l'expérience du passé garantit le succès de l'avenir. Le *News* et l'*Opinion* ont donné, l'année dernière, 18 pour cent sur le capital investi. Grâce à leur circulation toujours croissante, le bénéfice atteindra cette année certainement de 25 à 30 pour cent.

Un journal illustré quotidien, publié à New-York, devant nécessairement avoir une circulation considérable, de 50 à 100 mille, ou même plus, rapportera des bénéfices de 50, 100, peut-être, même de 150 pour cent. C'est l'opinion de gens parfaitement entendus, honnêtes et désintéressés, qui ont signé le certificat que l'on trouve au bas du Prospectus : MM. John Lovell, le respectable et

vieil imprimeur si bien connu, James Stewart, l'un des propriétaires du *Herald* et Richard White, l'un des propriétaires et rédacteurs du *Montreal Gazette*. Ces noms parlent d'eux-mêmes.

Nos compatriotes riches et qui peuvent souscrire,— et ils sont nombreux,— vont-ils souffrir qu'on leur tienne plus tard à peu près ce langage ? « M. Desbarats a réussi ; il a, avec ses compagnons, recueilli des dividendes splendides et qui triplent leur mise. C'est vrai ; mais c'est surtout grâce aux capitaux anglais. Il ne s'est trouvé que deux Canadiens-Français qui ont eu la prévoyance et le courage de lire de loin et de risquer. »

Nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi. L'affaire vient d'être lancée et est à peine connue. Quand ils se seront donné le trouble de voir le Prospectus et de se renseigner exactement, ils ne resteront pas en arrière et ne manqueront pas de se joindre à la poursuite d'un projet qui a tous les caractères d'une œuvre essentiellement et largement nationale.

J. A. MOUSSEAU.

LE PAPE ET LOUIS VEUILLOT.

Le 13 avril dernier, Pie IX répondant à une adresse qui lui était présentée par trois ou quatre cents catholiques venus de toutes les parties de l'Europe, fit un discours remarquable dans lequel il passa en revue le monde catholique. Après avoir parlé du Portugal et de l'Espagne, il arriva à cette France qu'il aime tant.

« Je viens à la France. Je bénis ce pays habité par tant d'âmes généreuses, ce pays qui a su de mille manières, subvenir aux besoins de la société humaine par tant d'œuvres saintes tendant toutes au bien des corps et des âmes. Ah ! cette France qui a su si bien interpréter les sentiments de Vincent de Paul, et qui, de mille manières est venue au secours des ignorants pour les instruire dans les principes de la religion et de la vraie foi afin de combattre l'impie ; cette France, tantôt au lit des malades pour soulager leurs douleurs, tantôt s'appliquant à combattre les œuvres d'immoralité afin de pouvoir, à l'ombre de saint François Régis, réunir saintement ceux que le mal avait associés ; cette France féconde en tant et tant de bonnes et saintes œuvres qu'il serait trop long d'énumérer, je la bénis et je prie que cette nation marche dans l'unité de la concorde ; « je prie que certains partis exagérés de part et d'autre, disparaissent pour jamais.

« Il y a un parti qui redoute trop l'influence du Pape ; ce parti, pourtant, devrait reconnaître que sans humilité, aucun parti ne gouverne selon la justice. » (Marques d'approbation.) « Il y a un autre parti, opposé à celui-ci, lequel oublie totalement les lois de la charité ; et sans la charité on ne peut pas être vraiment catholique. A celui-là donc, je conseille l'humilité, et à celui-ci la charité. A tous, je recommande l'union, la concorde, la paix, afin que réunis en phalanges serrées et vaillantes, ils puissent continuer de combattre en France l'incrédulité, l'impie, l'amour du gain injuste qui voudraient faire de nouveaux ravages au détriment de la justice et de la vérité. »

M. Louis Veillot croyant l'*Univers* et le parti qui le soutient désignés dans les paroles de Pie IX sur la France, a fait la déclaration suivante :

« La parole du Saint-Père inflige un blâme inattendu à l'opinion que nous représentons, et nous ne pouvons nous dissimuler que ce blâme sera considéré comme tombant inclusivement sur nous. La même parole blâme aussi nos adversaires mais ce n'est pas ce qui doit nous occuper en ce moment. Nos adversaires feront ce qu'ils jugeront à propos. Notre affaire, à nous, est d'obéir et de chercher par quel moyen nous pourrions, pour notre part, procurer l'accord qui nous est également recommandé. Nous ferons notre possible. Nous aurons bientôt vu si nous pouvons réussir. Dès à présent, il suffit de dire que nous ne nous prendrons point pour seuls juges de nos efforts, et que même nous considérerons pour rien notre propre jugement.

Nous sommes des enfants d'obéissance ; notre principale et